

L'arme de la presse

« En matière de presse, dit un journal français les catholiques français doivent se reprocher un retard de près de trois quarts de siècle, retard que les ennemis de l'église ont mis à profit en multipliant sous toutes les formes et avec toutes les nuances les feuilles antichrétiennes. A l'heure actuelle le mal est si grand, la prépondérance numérique de la presse irréligieuse est si énorme, et par conséquent son influence est telle, pour tous ceux qui suivent de près les péripéties de cette lutte grandiose, que, humainement parlant, la bataille devrait être considérée comme irrévocablement perdue...

« Chez la plupart des peuples étrangers, notamment les Anglais, les Allemands, les Américains, etc., on a, dès la première heure, considéré la presse comme un outil indispensable de la vie moderne, ou comme une arme perfectionnée dont il importait de se saisir dans la bataille perpétuelle des doctrines et des intérêts. En France, nous ne l'avons d'abord envisagée généralement que comme un objet accessoire.

« Les adversaires de l'Eglise sont plus avisés, l'histoire de leurs journaux en fait foi : amplement dotés au début, ils ont pu prendre vite un développement prépondérant ; aussi n'ont-ils pas perdu en de laborieux essais autant de temps que nous ; pendant que la presse catholique, faute de capitaux, ne faisait que de pauvres essais, à Paris comme en province, la presse antichrétienne prenait l'avance formidable que nous avons constatée plus haut...»

Pauline-Marie Jaricot (1799-1862)

(Suite)

En même temps qu'elle brisait avec ses goûts et ses habitudes, Pauline se livrait à des austérités extraordinaires et exerçait sa charité au dehors.

Elle avait organisé un petit atelier de fleuristes pour des jeunes filles de bonne famille, ruinées par les événements politiques, se trouvant sans ressources. Tout en leur procurant un travail honorable, elle les encourageait au bien.

Ce fut dans la nuit de Noël 1816 que Pauline se donna à Notre-Seigneur par le vœu de virginité perpétuelle, dans l'église de Notre-Dame de Fourvières,

Pauline-Marie avait une très grande dévotion au Saint-Sacrement ; de là est née l'Œuvre des *Réparatrices du Cœur de Jésus-Christ*, inconnu et méprisé, qu'elle fonda en 1817, parmi les pieuses ouvrières et filles domestiques, qu'elle réunissait parfois le dimanche pour leur parler de Notre-Seigneur et des intérêts de sa gloire. Elle commença avec elles une *amende honorable en action*.

Sa seconde sœur Laure, M^{me} Chartron, était fixée à Saint-Vallier (Drôme), où son mari dirigeait un moulinage de soies, occupant près de deux cents ouvrières. Malgré leurs bons exemples et le zèle du clergé paroissial, leur atelier était le théâtre de bien des scandales. Pendant l'automne de 1817, Pauline-Marie passa quelque temps près de sa sœur. Tout d'abord, les ouvrières furent frappées des changements survenus dans sa toilette, émuës